

Père bien-aimé...

« Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : *Abba, Père !* » (Ga 4, 6). Lorsqu'on parle de la prière chrétienne, il faut toujours en revenir à ce verset de l'Épître aux Galates, qui en définit la nature secrète. Mais encore faut-il le lire bien et ne pas glisser sur le mot essentiel. Si Paul a jugé bon de conserver dans le texte grec le mot araméen : *abba*, cela mérite attention. Il ne l'eût pas fait s'il avait estimé que le terme grec *patèr* le traduisait très exactement.

Il écrit aux Romains (8, 15) à peu près dans les mêmes termes : « *Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba, Père !* » Nous retrouvons ce même mot dans l'Évangile de saint Marc. À l'heure de l'inimaginable détresse du Christ, à Gethsémani, c'est lui qui monte à ses lèvres : « *Abba (Père), tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe* » (Mc 14, 36).

Des exégètes, et parmi les plus grands, concluent de l'emploi de ce terme par Paul et par Marc que les communautés primitives conservaient ce mot avec grande dévotion, infinie vénération. Elles n'avaient pas de reliques du Christ. Elles avaient bien mieux : le terme même qui, dans son dialogue avec Dieu, jaillissait de son cœur : *Abba !* Il était doux à ces premiers chrétiens d'employer, pour parler au Père, le mot même de la langue maternelle du Christ Jésus.

Mais ce n'était pas seulement une exigence du cœur. Leur vocabulaire ne possédait pas de terme qui pût exprimer la nuance exacte du mot *abba*, ce diminutif dont se servaient les enfants de langue araméenne pour s'adresser à leurs pères. C'est le mot que Jésus enfant lançait à Joseph de retour du travail : *abba, abba ! ...* Et le menuisier soulevait alors dans ses bras robustes le petit garçon tout joyeux et l'embrassait tendrement. Si l'on veut rendre la nuance de familière et confiante tendresse de cet *abba*, il faut le traduire par : « mon père bien-aimé », « mon père chéri ».

Comprenez-vous maintenant pourquoi ce mot était cher à la primitive Église ? Apôtres et disciples avaient été extrêmement impressionnés d'entendre le Christ l'utiliser pour prier le « *Seigneur du ciel et de la terre* » (Mc 14, 36). Quel Juif alors aurait osé invoquer ainsi le Dieu dont la sainteté faisait trembler les séraphins et les prophètes ? Il arrivait bien qu'on le nommât « notre Père » (*abinou* en hébreu, *abunan* en araméen) ou plus rarement et plus solennellement « mon Père » (*abi*), mais jamais, au grand jamais, on n'aurait employé un terme aussi simplement confiant que *abba*.

C'était, pour le Christ, une façon d'exprimer, d'affirmer devant les siens sa filiation divine que d'emprunter ce terme *abba* pour s'adresser à Dieu.

Mais cette filiale et confiante familiarité, le Christ ne se la réservait pas comme un monopole, il l'enseignait à ses disciples. Saint Luc et saint Matthieu, dans leur Évangile, nous livrent chacun une version du Pater : plus brève chez Luc, plus ample et solennelle chez Matthieu. On estime généralement que Luc donne la version primitive, celle que Jésus lui-même enseigna. Elle commence ainsi : « *Père ! Sanctifié soit ton Nom. Arrive ton Règne. Notre pain...* » (11, 2). Des exégètes pensent que le premier mot fut : « *Abba ! Père bien-aimé* ». Ainsi les disciples peuvent, comme leur Maître, s'adresser à Dieu avec une filiale tendresse. C'est bien, en effet, la grande révélation que Jésus-Christ apporte au monde : ceux qui croient en Lui sont enfants de Dieu. Et non pas au sens métaphorique mais réellement. Car ils sont « engendrés de Dieu », « nés de Dieu », « participant de sa nature ».

Quelle prodigieuse révélation ! Les premiers chrétiens ne pouvaient dire à Dieu : « Père bien-aimé ! » sans que leur cœur bondisse de joie. Et nous ?...

À celui qui le prie ainsi, Dieu dit en retour, comme à Jésus : « Tu es mon fils bien-aimé ».

Jésus a fait plus qu'enseigner aux siens les termes dont ils doivent se servir pour prier. Depuis le jour de la Pentecôte il envoie l'Esprit Saint qui au fond du cœur de chaque chrétien murmure : *Abba !* Si nous savions vivre à l'intérieur de nous-même, nous ne pourrions pas ne pas reconnaître sa voix. Il faut croire que les correspondants de saint Paul étaient plus sensibilisés que nous aux inspirations de l'Esprit. En effet, pour leur rappeler qu'ils sont fils de Dieu, l'Apôtre n'hésite pas à leur écrire (je paraphrase à peine son texte) : N'est-il pas vrai que lorsque vous vous recueillez, un mot, un cri, jaillit du fond de votre conscience : *Abba !* Cela ne doit pas vous étonner : vous avez reçu l'Esprit Saint et, vous le savez bien, l'Esprit Saint est l'Esprit du Fils. L'Esprit du Fils suscite en vous les sentiments du Fils et fait monter à vos lèvres l'invocation même du Christ : *Abba*, Père bien-aimé ! Quelle meilleure preuve pouvez-vous désirer de votre filiation divine ?

Est-ce parce qu'il craignait que la familiarité filiale du chrétien ne dégénérât en désinvolture, que saint Matthieu introduisit une adjonction dans sa version du Pater : « *Notre Père qui es aux cieux...* » ? Ainsi on ne risque plus de traiter Dieu sur le même pied que les pères de la terre, oubliant sa souveraine grandeur. Mais cette précision n'est pas une invitation à tempérer notre confiance filiale, bien plutôt à nous faire prendre conscience de cette admirable réalité : le Dieu inaccessible, incompréhensible, saint, éternel, tout-puissant, nous sommes invités à nous adresser à Lui avec une tendresse de petit enfant : *Abba*, Père bien-aimé !